

# Le Journal de Jean Lambert

(Extraits, suite <sup>1</sup>)

Dimanche 16 août [1942].

Passé six jours à Paris, heureux de retrouver la ville doublement déserte (mais que d'uniformes allemands !). Dimanche à Chantilly avec Andrée, jeudi à St-Germain, où je dîne avec Thomas et sa femme. Thomas me lit le début du roman où il me fait paraître et parler, et qui ne m'enchanté guère. Je lui dis tout net : « *Cela ne m'intéresse pas ; et non particulièrement ce que tu écris, mais toutes les œuvres de ce genre. Je le lis et le lirai à cause de toi, mais rien ne m'y attire.* » Il y a pourtant une excellente nouvelle de lui dans *La N.R.F.* d'août [*Le Précepteur*] ; la première des trois que Gallimard lui fait réunir en roman et qui vont paraître.

Mardi à la NRF où nous décidons, avec le vieux Groethuysen plus

---

1. Voir les deux derniers numéros du *BAAG*.

dégoûtant que jamais, de traduire à nous deux, Thomas et moi, des extraits du *Journal* de Hebbel. Mais j'aurai le temps, avant de recevoir ce bouquin, d'avancer la traduction du roman de Breitbach (dont je m'étonne de n'avoir aucune nouvelle). Je pense m'installer à Paris fin octobre, dans le petit hôtel de la place Dauphine où a logé Thomas et qui sera chauffé en hiver. J'ai senti comme jamais à quel point Paris m'est nécessaire.

\*

Mardi 25 août.

Pas enchanté par l'édition des *Remarques* ; même, en les recevant, un peu déçu. On a beaucoup trop étiré le titre sur la couverture, de nouvelles fautes se sont glissées, l'ordre des vers n'a pas été rétabli dans le quatrain de Rimbaud ; et là où, pour ne pas froisser Schlumberger, j'ai supprimé la phrase sur les mousses, le typographe a fait sauter deux lignes, pour se donner ensuite toute la peine du monde à espacer le reste, ce qu'on remarque d'emblée. Puis je finis par trouver que cela n'a pas tellement d'importance ; et ce texte m'ennuie. Seul est bon le chapitre VII.

\*

31 août 42.

Thomas trouve que j'ai fait la part trop belle à Schlumberger ; mais seul l'enthousiasme pouvait légitimer une telle entreprise.

\*

Souvigny, 3 septembre 42.

Installé dans la grande pièce, plus fraîche que ma chambre ; et, sur ce même bureau où, en août 39, j'écrivais à Breitbach (que je ne connaissais pas) pour lui offrir de traduire son bouquin, le plus surprenant des hasards fait que je traduis aujourd'hui ce livre. Était-ce le même ? Sans doute, puisque voilà dix fois qu'il le recommence. De page en page, j'admire un peu plus la sûreté de sa composition, la stricte simplicité du style, et surtout la justesse de ton des dialogues, où pas une fausse note. Le lecteur est tellement ému par ces premiers chapitres qu'il ne lui pardonnerait pas de s'être laissé prendre pour rien.

\*

Souvent pensé à C. ces jours-ci ; Schlumberger me dit qu'elle est encore en Savoie et que ses projets pour l'hiver sont incertains. Je découpe dans un journal de modes le portrait de son père par Jacques-Émile Blanche, où je retrouve beaucoup de ses traits à elle, surtout dans les yeux. C'est le portrait au grand feutre haut à la Pascal.

Lundi 19 [*octobre*].

Roger M. du G. m'envoie une carte si chaleureuse que je ris tout seul en la lisant. Cela seul suffirait à me récompenser.

\*

Première journée de travail au ministère. J'aurais aimé plus de flottement : or, sans cesse arrivaient de nouvelles communications à traduire d'urgence. Intéressant, d'ailleurs. Quel tirage pour le recrutement des ouvriers français destinés à l'Allemagne ; ils préfèrent s'engager dans l'armée ; et pour qui connaît les goûts militaires des Français, cela signifie quelque chose.

Dimanche 25.

\*

Mercredi, dîné avec Thomas et Colette, que je vais voir aujourd'hui à St-Germain.

Jeudi, passé voir Adrienne Monnier et Saillet, qui me disent que Rousseau a parlé des *Remarques* dans un *Figaro* récent ; curieux de voir cet article, qu'ils me procureront. Je trouve enfin *Fontaine*, que je donne à Andrée, et les *Pensées* de Joubert, que Saillet avait achetées le matin même.

\*

Impossible de trouver une chambre ni place Dauphine, ni rue Monsieur-le-Prince ; d'où la nécessité de m'installer ici [*à Montmartre*], au moins pour plusieurs semaines. Or, on peut tout au plus y vivre — pas même : y dormir, et jamais je ne réussirai à travailler dans une de ces chambres aux tapisseries violentes, sur une étroite table ronde et branlante, sans rien où mettre mes bouquins — et je reçois de la NRF le gros volume II du *Journal* de Hebbel que j'entreprends de traduire avec Thomas.

Dimanche à St-Germain par un beau temps frais. Je devais y retrouver le jeune Allemand, ami de Jünger, que Thomas veut me faire connaître, mais il était consigné pour la journée.

Dès mon arrivée, Thomas me parle de la note sur Annette [*von Droste-Hülshof*], qu'il trouve bien supérieure à la traduction ; puis me lit les quatre scènes écrites de sa pièce, le *Sénevé*. Autant j'avais été réfractaire au roman, autant je suis d'accord avec ces scènes, d'ailleurs injouables, sans que rien les écarte matériellement de la scène, mais par leur contenu même et leur forme.

Promenade au long de la terrasse, d'où la vue sur Paris me semble

moins belle que la première fois : c'est que, depuis, j'ai connu Cabris ; puis à travers la forêt, où les allées de châtaigniers sont à l'extrême limite de leur beauté. Après un délicieux goûter, une heure de bonne causerie. Colette me parle de ses travaux avec Jouvet ; c'est une petite fille remarquablement attachante. Au retour, quelques heures désespérantes à Montmartre dans le vent et la pluie.

Jeudi 29 octobre.

En passant chez Adrienne Monnier, où Saillet me donne le numéro du *Figaro* dans lequel Rousseaux parle des *Remarques*, je rencontre Jean Grenier et sa femme. Il est professeur à Lille mais habitera Paris, je souhaite le revoir.

\*

Souvigny, 1<sup>er</sup> novembre.

Schlumberger me recopie sur une carte des passages de l'article de Rousseaux, en faisant sauter les réserves, ce qui m'amuse d'autant plus que j'ai l'article intégral sous les yeux. Il dit des tas de choses aimables sur la distribution du livre en zone libre. Je ne sais si l'article favorisera la vente, mais il est d'un grand poids en ce moment où, par la force des choses, ou par pénurie, Rousseaux est considéré comme le grand critique et son feuillet hebdomadaire comme le « *Lundi* » (ou le « *Samedi* ») de ce temps ; je le vois encore davantage par ce que m'en écrivent les gens de la zone libre.

\*

Samedi 7 novembre.

Hier au *Deutsches Institut*, où m'avait demandé de passer celui qui s'était chargé d'envoyer mon bouquin à Gertrude Dürwald et à Maria [Grossmann] ; le livre n'est d'ailleurs pas encore parti, par crainte de la censure : il m'explique que Schlumberger n'est pas considéré comme très collaborationniste...

\*

Cet après-midi en Sorbonne, inscription pour l'agrég, puisqu'au ministère on me laisse la liberté de suivre les cours. Amusé de retrouver la fiche remplie pour la première fois voilà dix ans, pour le premier certificat. C'est un peu relâché comme études... Pas grande émotion à retrouver ces lieux, et guère plus, quelques instants après, quand je passe devant le lycée et regarde les fleurs dans la cour. Rien n'a changé, et surtout pas le carillon de la Tour Clovis, qui sonne trois heures quand je passe, et dont j'ai tant de fois maudit ou béni les notes célèbres. Dix ans,

un souffle. Il en reste quoi ? Suis-je du moins un peu mieux formé ? J'étais bien plus sérieux alors.

\*

Mercredi 11 novembre.

Les Allemands occupent toute la France, sous couleur de défendre la Corse et les côtes de la Méditerranée. Hitler offre à Pétain (qui, dit-on, proteste) de revenir à Versailles. J'aimerais voir la tête de certains à Marseille.

\*

Lundi

Un mot très cordial de Groethuysen me parlant des *Remarques* et me demandant où en est le Hebbel, au moment où je vais l'abandonner. Il m'invite à passer le voir, j'en profiterai pour lui porter le *Hêtre*.

\*

Mardi 24 novembre 42.

Commencé à lire la traduction (bien faite, par Maurice Betz) du *Journal* de Jünger [*Jardins et routes*] dont Breitbach avait reçu un exemplaire à Marseille ; il est plusieurs fois question de lui dans ces pages sous le nom d'Hercule. Je regrette, à cette lecture, de n'avoir pas rencontré Jünger, aujourd'hui dans le Caucase : il était à l'hôpital quand j'aurais pu le faire et, brusquement, a été envoyé à l'autre bout du continent. Les premières pages de son journal, où il parle de ses travaux au jardin, me rendent d'un coup la nostalgie de la campagne et de la vie qu'on y mène, et me font juger plus étrangère encore à ma vraie nature mon existence actuelle dans un air artificiel.

\*

Samedi 28 novembre.

\*

Jean Pagès qui arrive de Lyon m'apporte d'assez sombres nouvelles. Breitbach, qui figure sur une liste noire allemande, se cache dans un village ; Viénot est de nouveau prisonnier « *préventivement* », et c'est ce que Schlumberger voulait me faire comprendre quand il parlait d'un traitement à Vals ; il est également probable qu'Herbart est arrêté ; et enfin, une carte d'É. M. me fait savoir que F. Neumann a été séparé de sa femme, donc aussi interné, et j'imagine le désespoir de la pauvre Madame Neumann.

\*

Mardi 1<sup>er</sup> décembre.

J'oubliais : samedi, en passant sous les arcades qui prolongent l'Ins-

titut vers la droite, nous avons rencontré Arletty, toute encapuchonnée de fourrures grises, promenant un chien noir drôlement tondu. C'est la première fois que je la voyais elle-même, et ne l'ai reconnue qu'à la réflexion.

\*

Également avec les Thomas, hier soir, visite à un jeune Allemand [*Klaus Valentiner*], ami de Jünger, soldat de deuxième classe, installé quai Voltaire dans un étonnant studio de théâtre. Il est d'origine à demi danoise et nous parlons de l'admirable petit pays. Le courage du roi en face des Allemands quand ils ont voulu hisser leur drapeau sur l'École militaire ; quant à la reine, elle est toujours malade pour trop manger.

\*

Causerie rapide, très intéressante, avec Groethuysen à la NRF. Il se déclare enchanté que je traduise le Britting [*Histoire d'un gros homme qui s'appelait Hamlet*] et m'accorde quatre mois pour ce travail, quand je craignais de ne pas même en avoir deux.

Lundi 7 décembre.

Samedi, quelques instants rue de l'Odéon, où j'achète pour l'anniversaire de Thomas les lettres de Baudelaire à sa mère. J'apprends par Saillet que Ballard est à Paris, et mon désir instinctif de ne pas le rencontrer me renseigne amplement sur la qualité des sentiments que je lui porte. La vérité est que je me méfie, me défie de lui. Je connais trop son manque de désintéressement pour lui accorder une amitié sans ombrage ; ce que je lui dois, si je ne le lui ai pas déjà largement rendu, m'interdira de parler librement sur son compte ; mais il n'est pas non plus impossible que tout casse une bonne fois, au risque de me faire passer pour un monstre d'ingratitude. Saillet me rapporte une de ses gaffes que je soupçonne d'être volontaires, comme il en fait parfois avec une certaine méchanceté : il demande à Saillet avec une manière d'innocence, après lui avoir demandé des nouvelles d'Adrienne Monnier : « *Ah, vous n'êtes pas mariés ?* »

Le projet d'édition de Gide, Valéry, Saint-Exupéry se heurte à la roublardise de Gallimard, infiniment plus subtile que celle de l'autre marchand de papier.

Quelques minutes avec Thomas à son hôtel. Il me lit la « *prière d'insérer* » de son *Précepteur* qui paraît ces jours-ci, et nous convenons que la rédaction de ces notices ou avertissements, qui permettent un coup d'œil général sur l'œuvre dont déjà on s'éloigne, est le travail le plus

agréable de tout le métier. Je lui parle rapidement de l'essai que j'écrirai peut-être sur l'orgueil et la modestie ; mais, dans ces conversations superficielles, tout sujet se dissout.

\*

Mardi 8 décembre.

Dans le métro, un homme lit *Adolphe* ; et je vois que c'est aujourd'hui l'anniversaire de Benjamin Constant. Hasard, ou hommage ?

Schlumberger m'écrit : « *Que dites-vous de Ménélaque mangeant le pain de la dissidence dans la ville du Bey ?* »

\*

Mercredi 9.

Hier soir, au Français, première de *La Reine morte* de Montherlant, entre deux alertes. Le spectacle commence avec un grand retard, devant une salle à demi vide, dans l'affolement des ouvreuses, des spectateurs haletants et le vibration ininterrompu des sonneries. La même atmosphère tendue persistera durant toute la soirée, encore plus étouffante durant le dernier acte, à cause du dernier métro qui passe cinq minutes après la fin ; tout cela ajouté à la crispation générale née du spectacle lui-même.

La pièce est du très bon Montherlant ; il a trouvé dans les données historiques déjà mises en œuvre par plusieurs prédécesseurs l'occasion d'exprimer ses idées favorites traditionnelles : relations entre pères et fils, mieux vaut mourir que de vivre médiocrement, la difficulté d'être noble, pourquoi est-ce toujours les hommes qui se font tuer...

Nous attrapons de justesse le métro, qui s'arrête à St-Germain-des-Près pour une nouvelle alerte ; à pied tout au long de la rue de Rennes, accrochés par des agents quand nous arrivons à Montparnasse ; ils nous obligent à entrer dans une maison dont l'abri est absolument vide et dont la concierge nous engueule (elle a raison) ; nous attendons, assis dans l'obscurité sur une marche, la fin de l'alerte, qui sonne trois minutes plus tard. Nous rentrons en possession de nos papiers en versant chacun quinze francs.

\*

Vendredi 11 décembre.

Vu Ballard quelques instants hier chez Lipp. Il m'avait téléphoné, ayant eu mon numéro par Thomas rencontré à la NRF. Je le trouve en compagnie de Robert Kanters. Nous nous faisons l'un et l'autre aussi cordiaux que possible, mais il y a décidément quelque chose de cassé. Il est trop malin — et pas assez. Le soir même, je trouve une carte de

Schlumberger qui me dit : « *Ballard m'a paru aigri...* » Quand je le regardais en face, notamment en le quittant, il détournait les yeux. Faut-il qu'il soit médiocre psychologue pour qualifier Thomas de « *joyeux fumiste* » ! Et comme je proteste, il emploie de grands détours pour justifier son expression.

\*

Dans le numéro de juillet des *Cahiers*, première partie de ma « Lettre d'Ajaccio ». Que c'est lointain ! Et le numéro de novembre aurait contenu « Bonheur d'une nuit d'été », si un premier censeur ne l'avait refusé parce qu'il y voyait une histoire d'inceste. Je ne pensais pas que les dernières lignes pussent amener une pareille confusion. Enfin, Ballard a mis les points sur les i et retourné le manuscrit à Massa, qui l'a accepté. Quand même, je ne donnerai pas cela à lire à Souvigny.

\*

Lundi 14 décembre.

Thomas me donne sa traduction du *Cœur aventureux* qui vient de paraître et où je recherche aussitôt les pages émouvantes sur la mère retrouvant ses deux fils morts, qui m'avaient tant frappé quand je les ai lues à Cabris cet été. Il est enchanté des *Lettres* de Baudelaire à sa mère que je lui ai données. Fin de soirée assez mélancolique ; nous parlons des pays où nous voudrions vivre, et je dis la Provence, de préférence encore à la Sologne (la campagne aux environs de Grasse). Thomas dit les Vosges, Colette St-Raphaël et Andrée Souvigny. Tout ce que nous prêtons de nous-mêmes aux paysages.

\*

Mercredi 16 décembre.

État d'irritation presque continu, qui me rend assez souvent morose vis-à-vis d'Andrée, ce dont je suis désolé dès qu'elle n'est plus là. Mais il faut bien m'en convaincre et m'y résoudre : je ne suis acceptable que dans la solitude ; et donc je m'irrite surtout de ne pouvoir plus souvent être seul. Vraiment, en dépit d'une apparence assez aimable, un sale caractère.

\*

L'an dernier, à pareille date, je donnais ma démission ; aujourd'hui, on me démissionne avec tous ceux qui étaient entrés au ministère dans les mêmes conditions que moi. En même temps on me propose de me reprendre.

Vendredi 18.

Fausse alerte. Rien n'est changé. Juste le temps de regretter que soit déjà supprimée cette situation en somme pas désagréable et qui me laisse une liberté relative.

Passé hier voir Colette [*Thomas*] à la bibliothèque de l'École, où je mettais les pieds pour la seconde fois, la première était pour assister à un oral du concours ; j'avais alors rencontré Guéhénno. J'emmène Colette vers le boulevard. Elle parle de ses premières années parisiennes, de la façon dont elle s'arrange avec Thomas... Nous déjeunerons ensemble demain. Son *Précepteur* sort ces jours-ci.

Je tiens à rester ici, ne serait-ce qu'à cause de la bibliothèque qui contient quelques bonnes choses, dont les *Lettres* du Président de Brogues ; Goethe et Stendhal m'ont donné envie de les connaître.

\*

Lundi 21 décembre.

Samedi, matinée de soleil ; quitté le bureau vers 11 heures pour aller prendre chez Le Soudier le *Faust* et les deux Goethe retenus pour les dactylos ; heureux d'avoir pu trouver le *Faust* de la Insel, réédité l'an dernier. Petites rues autour de St-Sulpice et de St-Germain, exposition Valéry Larbaud. La dernière signature qu'il ait pu donner est tracée en bâtonnets, il est plus qu'à demi paralysé. Une amusante photo avec Fargue et les deux sœurs Monnier. C'est l'homme dont l'apparence répond le moins à ce qu'on en attend par ses livres : tant de grâce émouvante dans la pensée, et une telle lourdeur de corps. Son animal préféré est l'hippopotame.

Je retrouve Thomas dans le petit cabaret de la rue des Poitevins ; le quitte vers deux heures pour aller voir *Les Inconnus dans la maison*, l'excellent film que je cherchais à connaître depuis le mois d'août. Thomas me demande si je tiens toujours mon journal. Importance du journal non seulement comme libération, mais comme engagement ; et, à ce dernier point de vue, d'une double manière — ce que je voudrais montrer dans l'essai sur le « *beau rôle* ».

Rêves. Précision des détails absolument neufs, non empruntés à une réalité déjà connue de moi ; et, en ce sens, force imaginative. Mais en même temps, absence d'imagination en ceci que rien ne s'élève vraiment *au-dessus* du réel, tout demeure vraisemblable ; un peu étrange, certes, mais toujours possible. Ainsi, la nuit dernière, quand je visitais l'une après l'autre les pièces de cette grande maison où nous allions habiter. Qui, nous ? La famille, en tout cas, était nombreuse, et il y avait une

chambre pour chacun. Chaque pièce avait un ameublement et un décor distincts, harmonieux, avec parfois un rien de solennité bourgeoise. Je revois mal les détails ; je sais seulement que la chambre qui m'était destinée contenait deux divans, ou plutôt deux sofas identiques et placés de part et d'autre de la porte.

Je reste stupéfait par la richesse de nos rêves, leur ordonnance, leur intelligence ; ils sont beaucoup moins illogiques qu'on ne pense et témoignent d'une activité spirituelle infiniment supérieure à celle de l'état de veille. C'est comme si l'attention empêchait tout.

\*

Mardi 22 décembre.

Journée froide et pluvieuse. À midi, je ne rentre pas à l'hôtel, me nourris de pain et de pommes et commence la lecture du *Journal* de Du Bos ; avec toujours le même agacement et le même émerveillement devant l'heureuse rigueur de ce style qui n'est pas simplement délicat.

\*

Mercredi 23.

Représentation de *Richard III* chez Dullin, dans son Théâtre de la Cité, l'ancien Sarah-Bernhardt. Je suis un peu déçu ; comme chaque fois qu'il dispose de moyens plus vastes, Dullin fait un peu moins bien. J'avais gardé un souvenir très fort du *Richard III* de l'Atelier. Le combat final, sur l'étroite scène, entre deux combattants, suggérait des profondeurs de bataille beaucoup plus fantastiques que la bagarre, d'ailleurs bien réglée, entre une vingtaine de figurants. Je n'ai pas oublié non plus les clameurs du vieux spectateur qui criait du haut des combles, emporté par son ardeur patriotique (c'était pendant l'hiver 1940), au moment où Richmond va être vainqueur de Richard : « Vas-y, tue-le, sale Hitler ! Vive la France et l'Angleterre unies contre l'Allemagne ! »

\*

Souigny, 24 décembre 42.

Voyage de six heures pour faire 190 kilomètres. Mais aussi, quelle récompense par la joie d'être ici, de trouver les parents à peu près en bon état et la maison décorée des légumes de Noël. Rien ne me réjouit comme l'idée de la soirée à venir ; et cela vaut d'un coup les sacrifices nécessités par la vie familiale réendossée. Je mesure combien j'étais seul, à Marseille, pour la nuit de Noël 1940.

\*

Mardi 29.

Reçu hier vingt exemplaires des *Remarques*, auxquels Schlumberger

avait joint pour Andrée un *Saint-Saturnin* où il l'appelle « *heureuse sœur du meilleur des frères* ». Ce soir, à la NRF, traversée par de lamentables spécimens du genre pensant, Groethuysen me donne d'assez déplorables nouvelles de Madame Mayrisch, qui s'attend à ne pas dépasser l'année qui vient.

Je dois interrompre la traduction du Britting, pour lequel on n'a pas encore reçu l'accord de l'éditeur allemand ; et Groethuysen me donne en attendant une nouvelle d'Arnim qui serait jointe aux trois autres nouvelles déjà éditées avec une préface de Breton et des illustrations de Valentine Hugo, et à une autre, traduite par Béguin. Peu emballé par ce travail.

\*

31 décembre 42.

Dans le *Journal* de Du Bos, des pages parfaites sur Joubert, qui me prouvent que je ne rapprochais pas à tort Joubert et Du Bos quand je lisais la correspondance du premier. En particulier, un passage excellent sur la fausse modestie, où Du Bos montre combien ce sentiment était étranger à Joubert. Et cela me ramène au sujet de pensées autour duquel je voudrais écrire un *Traité du beau rôle* auquel je songe depuis longtemps — dès le temps où j'écrivais ou même projetais d'écrire la *Fugue* et pensais à lui donner pour titre le début du vers d'À *Notre-Dame de Chartres* : « *Quand nous aurons joué...* ». J'y parlerais aussi des rapports de l'œuvre et de la vie, de l'importance du journal, de l'être et du paraître, choses que je n'ai fait qu'effleurer dans les *Remarques* et qui sont pour moi essentielles.

Rien ne me passionne autant — non, peut-être même pas l'œuvre — que ces documents qui environnent l'œuvre et sauvent quelques bribes de vie. Ces temps-ci, j'ai lu presque uniquement des journaux, correspondances et biographies : sur Goethe, Constant, Stendhal, Annette [*von Droste-Hülshof*], Hebbel, Keller, Wagner et Nietzsche ; et je projette de lire, l'année qui vient, la correspondance entre Goethe et Schiller, le *Journal* de Constant et les lettres à lui de Julie Talma, le *Journal* de Stendhal, celui de Baudelaire et les lettres à sa mère, le *Journal* de Delacroix. Je peux le dire, il y a longtemps que l'homme, plus que tout, m'intéresse.

\*

L'année passée n'est pas vide. J'ai peu écrit, sauf les *Remarques*, mais j'ai connu de belles journées, plus ou moins gardées dans ces cahiers. Je regarde comme belle entre les belles celle de la promenade à St-Vallier avec Catherine et, deux jours plus tard, avec elle aussi, celle de Nice, et la montée à Cimiez. Je n'ai pas beaucoup parlé d'elle ici, mais

n'ai guère cessé d'y penser. C'est à cause d'elle qu'un hiver à Paris me paraissait si souhaitable, jusqu'au jour où j'ai su qu'elle n'y viendrait pas. Je pense à nos adieux à la gare de Nice, quand elle m'a demandé de passer au « *Vaneau* » pour savoir si elle était revenue, et je la vois s'éloigner en courant, dans la robe blanche rapportée de Grèce, pour aller tenir sa promesse : se baigner pour moi. Et je pense aussi à la stupidité, parfois, de la vie, qui nous amène à rester de longs temps loin des compagnies les plus chères, et ne nous rapproche d'un ami qu'en nous éloignant de ce que nous aimons. J'ai vingt-huit ans depuis hier, et je m'en moque ; mais combien d'années encore pour être vraiment heureux ?

\*

1<sup>er</sup> janvier [1943], minuit 30.

Que la première [page] écrite dans la nouvelle année soit pour ce cahier ; il est à peu près pour moi le seul témoignage que j'existe. Je place cette année sous le signe de l'*Athéna* du V<sup>e</sup> siècle dont j'ai trouvé la photo au Louvre, au nez ébréché mais de formes pures et qui témoigne, si la beauté n'est pas toujours un gage de sagesse, que du moins la sagesse s'accompagne d'un dépouillement qui confine à la beauté. « *La sagesse, dit Joubert, dont la voix tient le milieu, comme une voix céleste qui n'est d'aucun sexe.* »

\*

Jeudi 14.

Ce matin, cours sur Schiller, puis je déjeune avec Thomas dans le bistrot où nous rejoint Colette. Je profite d'une absence de celle-ci pour passer à Thomas le cahier précédent — septembre à décembre 42 — ; je sais tout le ridicule qu'il y a à faire lire si tôt ces pages personnelles, mais j'ai besoin qu'il me dise où j'en suis.

\*

Lundi 18 janvier.

\*

En fin de soirée, quelques très bons moments chez V[alentin]. Son frère et lui, d'une gentillesse totale, et parfaitement préservés de toute l'exaltation sauvage qui les a entourés ; ce qui s'explique, au moins pour Klaus V., par le fait qu'il a vécu hors de l'Allemagne depuis quatre ans. Sa description de Hitler montant en première ligne, un fusil à la main, et dégradant les officiers qui n'ont pas fait l'impossible ; sa face creusée, vieillie, hallucinante. Récits du Caucase, où Jünger est en ce moment ; mais il va rentrer à Paris en février. Sur Cocteau et Montherlant, que Klaus a connus par Jünger.

Mardi 19.

Groethuysen, que je vois à la NRF pour le Britting et avec qui je rentre ensuite en métro, me parle longuement des deux dames de Cabris, Madame Mayrisch et la Petite Dame, dont Élisabeth Herbart me donnait hier des nouvelles, ainsi que de Pierre Herbart, de Catherine, toujours à Nice, et de son père, toujours à Tunis.

\*

Samedi 23.

\*

Cet après-midi, avec Thomas, chez Jean Lescure qui m'avait écrit hier et chez qui nous trouvons un jeune éditeur belge ; il emporte le manuscrit d'Annette . Il dirige une collection de textes classiques pour laquelle j'écrirai peut-être une préface à *La Vénus d'Ille* (*Télémaque* et *Paul et Virginie* étaient déjà pris).

J'ai eu plaisir à faire la connaissance de Jean Tardieu, au bon visage rose et tout juvénile, encore qu'il soit plus vieux que je n'imaginai. Je lui dis comme j'ai admiré les traductions de Hölderlin qui terminent *Accents*.

\*

Vendredi 29.

\*

Je passe à l'Institut allemand, où je reprends les deux exemplaires destinés à Gertrude Dürwald et à Maria Grossmann et qui ne sont jamais partis ; après un arrêt à la bibliothèque de l'Institut, où je prends plusieurs Britting et les *Afrikanische Spiele* [de Jünger], je vais retrouver V[alentin] qui se chargera de ces envois. À l'exemplaire de G. D. je joins une édition sur beau papier des *Autres Rhumbs*, les *Mauvaises Pensées* étant déjà introuvables.

Dans le dernier numéro des *Cahiers* reçu ce matin, fin de la « *Lettre d'Ajaccio* » où sont dites des choses que j'aurais préféré garder pour les pages en cours. Schlumberger m'écrivait hier que Ballard rayonne depuis que *Fontaine* n'arrive plus sur le continent. Aussi un mot de Jean Grenier qui annonce l'envoi de ses *Inspirations méditerranéennes* et que je dois rencontrer lundi.

\*

Vendredi 5 février.

\*

Au déjeuner, nous parlions de prénoms, Andrée [Lambert] dit : « *J'aime bien Catherine* ». Et moi je pense : Et moi aussi.

Samedi 6 février 43.

Au moment où je vais quitter Jean Grenier, j'apprends que l'ami qu'il va entendre soutenir sa thèse est [Eugène] Susini ; de sorte que le plus pur des hasards, d'ailleurs préparé par nos deux rendez-vous ratés du début de la semaine, m'offre de voir le couronnement de cet énorme travail de quinze années, dont le sujet (Franz von Bader) me plongeait dans la stupeur lorsque j'entendais Susini en parler à Berlin. J'ai plaisir à le revoir. Il m'avait téléphoné, me dit-il, à Marseille, après que je lui eus écrit à la suite de son passage aux *Cahiers*. Il pare assez mal les attaques de Tibal, de Bréhier, de Boucher : la conscience du labeur qu'il a fourni lui donne assez d'assurance pour juger vaines ces critiques, qui ne sont qu'un des éléments de la cérémonie. Je le reverrai à Pâques.

\*

La gentillesse de Grenier est telle, quand il me parle de ce que j'écris, que je reprends confiance en moi-même ; et je vois qu'il ne m'est pas tellement indifférent qu'on me soutienne.

Sa collection de brouillons d'écrivains, si intéressante par les réactions qu'elle suscite ; sans parler, si le brouillon est authentique, de ce qu'on peut apprendre sur le mécanisme créateur de chacun ; et sans parler non plus des remarques graphologiques favorisées par une écriture qui s'offre à l'état le plus pur.

\*

Jeudi 11 février.

Matinée employée à taper des pages de la traduction dans la chambre de Thomas. Je déjeune avec lui et Delarue, puis une heure de cours ; je tape de nouveau, passe un moment avec Audisio dans son bureau, avenue de l'Opéra, où nous parlons des *Cahiers* et de *Fontaine*. Il avait été question de publier cette revue en zone libre, parallèlement à celle qui doit paraître encore à Alger ; mais ce n'était pas une bonne solution. Audisio avait plusieurs choses à paraître là-bas, dont un volume d'essais sur la poésie dans la collection inaugurée par mon bouquin. Il me dit avoir vu plusieurs articles sur celui-ci ; et Secrétain, qui m'écrivit ce soir, m'annonce que le sien, destiné aux *Cahiers*, a été perdu en cours de route par le messenger qui l'emportait, et qu'il doit maintenant le refaire.

Une carte de Schlumberger, qui retravaille à *Delphine*, et une de Bertelé, toujours aussi touchant, qui annonce la parution de l'anthologie poétique à laquelle j'ai travaillé l'an dernier.

\*

Lundi 22 février.

Samedi, une lettre de la NRF me proposait, pour la traduction, 4.500 frs, plus le pourcentage sur la vente ; ce soir, un mot de Groethuysen me demande si c'est suffisant, et me propose de venir en parler avec lui. En même temps, une carte de Schlumberger m'offre de m'installer au Vaneau, dans l'appartement de la Petite Dame, ce qui serait l'idéal.

\*

Mardi 23.

À la NRF, j'obtiens de Parain qu'ils donnent 5.000 frs. Je retrouve Groethuysen dans le bureau de Paulhan, où aussi Jean Vaudal ; puis arrivent des gens, Tardieu, Guillevic, [*Armand*] Robin à la tête d'oiseau nocturne, Arland, que j'ai plaisir à connaître et qui me demande de lui envoyer quelque chose pour *Comœdia* ; ce sera les « *Trois voyageurs* », que je lui destinais d'ailleurs un peu en les écrivant. Le vieux Groethuysen parle très drôlement de la famille Schlumberger, du style lugubre qui y règne, de cette raideur triste qui explique certains côtés de notre Jean Schlumberger — ceux-là même dont je ne pouvais rien dire.

Jeudi 25.

Hier, déjeuné chez Marc Schlumberger ; nous arrêtons les plans de l'installation rue Vaneau, où je suis passé ce matin. Poussière et désolation, mais la femme de ménage, que je vais voir aussi, va remettre un peu de propreté. Je déjeune avec Thomas, qui rêve d'un voyage au Thibet.

Quelques instants chez Adrienne Monnier, que je trouve équipée en parachutiste, casquée de toile, sac au dos, très inquiète du sort de Saillet qu'elle craint de voir partir en Allemagne. Yves-Gérard Le Dantec, le spécialiste de Baudelaire et de Verlaine, vient demander à copier sur l'unique exemplaire de la maison des *Poésies* de H. M. Levet.

Samedi 27 février.

Hier, Gallimard m'écrit qu'il aurait aimé publier les *Remarques* et termine : « *Je voudrais en tout cas que vous sachiez que cette maison sera la vôtre quand il vous plaira d'y entrer.* » Rien ne pouvait me faire autant plaisir. J'ai toujours pensé (comme un rêve) que je serais publié sous la célèbre couverture blanche à raies noires et rouges ; mais cela me paraissait très difficile — et voilà que Gallimard lui-même me l'offre... Une de ces semaines où des joies vous surviennent de toute part, ce qui donne presque l'illusion du bonheur. Ce soir, en me renvoyant la traduction du premier chapitre d'*Hamlet* [*de Britting*], Groethuysen me dit qu'il

la trouve excellente.

\*

1 bis rue Vaneau. Lundi 1<sup>er</sup> mars 1943.

Je viens d'écrire à Madame Van Rysselberghe pour lui rendre compte de l'installation. Hier, vers cinq heures, sur le balcon, un chaud soleil de printemps. Après le goûter, j'ai expliqué à Andrée, d'après les photos, les mystères de la famille. Elle n'a pas semblé trop s'émouvoir en apprenant que Catherine était la fille de Gide.

Nous sommes allés dîner à St-Germain ; soirée très bonne devant le feu. Thomas approuve l'article sur Marseille, que je suis allé donner ce soir à *Comœdia*. Coïncidence, une fois de plus : c'est le lundi 1<sup>er</sup> février, en attendant d'aller rejoindre Jean Grenier, que j'ai acheté les *Mémoires d'un Touriste* et y ai trouvé les pages qui m'ont donné l'idée de cet article ; et c'est lundi 1<sup>er</sup> mars que je vais le remettre, sans d'ailleurs trouver Grenier plus que la première fois.

Ensuite, à la NRF, pour voir Parain et faire faire l'attestation d'emploi comme traducteur, pour le recensement.

\*

Vendredi 12, Paris.

Lettre de la Petite Dame, tout à fait d'accord pour qu'Andrée vienne me rejoindre chez elle, et se réjouissant que les portraits de Laforgue, de Nietzsche, de Rimbaud « *ne se trouvent pas en face d'étrangers qui n'ont rien à leur dire* ».

Lescure m'écrit que le *Hêtre* a toutes chances (il dit 90 %) d'être publié par l'éditeur belge.

\*

Lundi 15 mars.

Hier soir, premier dîner ici avec les Thomas et Mlle Dulong ; c'était bien agréable ; j'ai toujours le même plaisir à recevoir des amis qui me plaisent. Thomas évoquait le dernier dîner qu'il avait fait à la même place qu'il occupait hier ; Gide était à la mienne, il y avait aussi Pierre Herbart. C'est ce soir-là que Gide a parlé de son émotion en lisant *Athalie*, en particulier aux deux passages que j'ai repris dans « *Les Nourritures célestes* ». Quand Gide est retourné chez lui, Herbart a dit : « *Il va se réciter Athalie tout seul.* »

Vu Marcel Arland à *Comœdia*. L'article sur le Vieux-Port est trop long, ne convient pas pour un journal d'actualités. Je l'enverrai aux *Cahiers*. J'emporte un Simenon [*Le petit docteur*] dont Arland voudrait que je parle, et prendrai aussi un Claudel ; et ce roman, *Le Village pathé-*

*tique* [d'André Dhôtel], dont Thomas parlait avec enthousiasme l'autre jour à St-Germain, et dont il pensait que j'y trouverais des échos assez fraternels. Mais je n'aime plus guère les comptes rendus faits au hasard des arrivages.

Jeudi 18.

Dans la petite chambre de Catherine, ses cahiers d'écolière, des photos qui me ravissent — avec Martin du Gard, avec Herbart, et l'une, peu nette, assise auprès de son père qui a le bras passé sur ses épaules, devant un grand paysage de montagnes. Sa culotte de cheval. Les livres qu'elle a là-haut sont en majeure partie des livres de nature, études sur les insectes, la vie des rats ou de la truite ; je me souviens que Thomas racontait qu'elle prenait un crapaud dans ses mains à Cabris. Je découvre les faits les plus menus de son enfance. Deux albums entiers lui sont consacrés, depuis sa naissance jusqu'en 1939. Je suis surpris de voir comme elle a peu changé ces dernières années, comme, dès ses quatorze ans, elle ressemblait déjà à la grande fille qu'elle est aujourd'hui. On la voit à cheval, ou en maillot sur le bord du petit bassin des Audides. Partout, je la retrouve émouvante de naturel et de santé.

Dans la chambre de sa grand'mère, ses premiers chaussons et sa première boucle de cheveux sont soigneusement conservés avec ceux de sa mère ; et sur un carnet sont relevés tous ses « *mots* ». Ce souci de précision, de ne rien abandonner à l'oubli, aurait plu à Goethe. Je me plais à y voir un dérivé des habitudes de Gide (le journal). Tout a de l'importance. Je trouve aussi, avec le petit livre de la Petite Dame, les numéros de *La N.R.F.* où ont paru ses notes de lecture sur Gide, Laforgue, Péguy, Edmund Gosse, que j'ai grand appétit de lire.

\*

Vendredi 26 mars.

Pronostics sur la vie actuelle de Gide en Tunisie. Je l'imagine très attentif à rendre les services qu'il peut. Discussion sur son christianisme, que Thomas affirme très profond et que Groethuysen ni moi ne réussissons à croire essentiel pour lui. Les pages de *Numquid et tu...* me paraissent le fruit d'une exaltation toute passagère ; et il ne prend de l'Évangile que ce qui favorise sa pensée. Groeth le dit incapable de prier, et Gide lui a fait un jour l'aveu de son désespoir du fait que, sur lui, le tragique n'a pas prise. Sa mort : impossible de penser qu'elle puisse se produire un jour.

Je relisais cet après-midi dans son *Journal* les pages sur Marc Allé-

gret, et celles où il parle de Groeth, quand celui-ci l'aidait à revoir la traduction des *Nourritures*. Lu aussi, dans un vieux numéro de *Mesures*, l'essai de Groeth sur l'Encyclopédie. Il y a plaisir à rencontrer le soir ceux dont ou sur lesquels on vient de lire quelque chose. Paris seul offre ces rencontres.

Lundi 29.

Samedi soir, à St-Germain, Thomas disait, comme nous venions de parler de Paulhan : « *Il se pourrait que tu fasses la même chose que lui un jour.* » Mais je disais que cela m'ennuierait de devoir parler à tant de gens.

\*

Jeudi 1<sup>er</sup> avril.

Lu hier soir le seul Schlumberger dont je n'avais pu prendre connaissance [*Les Fils Louverné*] (mais il reste encore *Le Mur de verre*). Je ne regrette pas de n'avoir pu en parler ; cela se rattache au *Camarade infidèle*, à cette sorte agaçante de romans dont *Saint-Saturnin* d'ailleurs procède et que Schlumberger aurait sans doute continué d'écrire s'il n'avait pas eu Gide auprès de lui.

Dans le *Journal* de celui-ci, je vois notée la répugnance d'Allégret à raconter deux fois une histoire, fût-ce devant des auditeurs dont aucun ne la connaît ; je suis pourtant à peu près sûr qu'il ne racontait pas pour la première fois l'histoire de Catherine, encore que j'aie admiré la spontanéité, l'allant avec lesquels il racontait ; ou bien, ç'aurait été par une divination particulière, et parce qu'il sentait que rien ne pouvait me plaire davantage — que j'étais l'auditeur par excellence de cette histoire ?

Vendredi 2.

Je ramène Thomas de la NRF ; nous dînons ici, puis je lui lis les pages sur l'île ; après quoi il me lit, lui, le début d'une nouvelle qui s'appellera « *La Messe* ».

Mon manque à peu près total d'imagination : je ne peux parler que de ce que je vois ou ai vu. Thomas dit que j'y réussis.

On reconnaît qu'un texte est fait à l'aide de souvenirs à l'abondance des détails inutiles qui n'apportent rien à l'histoire ; celui qui invente choisit, ou plutôt n'invente que les éléments dont il aura besoin (encore qu'il y ait profit à présenter aussi des détails en apparence inutiles quand on veut donner l'impression de « *vécu* » : car la vie aussi charrie beaucoup d'inutile).

\*

Samedi 10 avril.

Jeudi, visite à Schlumberger. Je le voyais chez lui pour la première fois. L'accueil de la concierge. Comme je suis moins rosse que je n'aimerais l'être, je ne raconte pas ici l'histoire du dîner chez son fils.

Vendredi soir, dans le bureau de Paulhan, une heure très intéressante en écoutant Jacques Madaule exposer le plan d'une bibliothèque centrale du monde, dont un Japonais a conçu le projet jusque dans les plus minces détails ; bibliothèque de conservation plus que d'utilité immédiate, où seraient emmagasinées, pour les mettre à l'abri d'une guerre future, les productions intellectuelles du monde entier. Entreprise internationale, mais strictement à l'écart de la politique, qui ne dépendrait même pas des gouvernements pour la question financière, puisqu'elle se fonderait et vivrait par subventions, lesquelles seraient dépensées dans les pays mêmes qui les auraient données et pour acheter les livres de ces pays. Très intéressé par l'exposé de Madaule, que je me souviens d'avoir vu à Berlin en avril 38. Il y avait encore Groethuysen, Paulhan, très habile à retenir chez lui un cercle d'auditeurs, sa femme, le stupide Charles Braibant avec lequel Thomas s'ennuyait tant à sa bibliothèque de la Marine, et le jeune Jean-José Marchand qui me dit avoir parlé, dans *Confluences*, d'« *Adieu, vive clarté* » et de « *Bonheur d'une nuit d'été* ».

Nous sortons en groupe ; sommes arrêtés, à l'angle du boulevard St-Germain, par un couple, une femme outrageusement fardée et un gros homme aux yeux mi-clos, à qui Paulhan nous présente, que je prends d'abord pour Pierre Renoir, qui nous serre et retient la main dans sa main molle et tiède ; je commençais à maudire cet arrêt et à faire des adieux, quand la dame fardée a dit : « *Léon-Paul assurait que nous vous trouvions encore...* » Le gros homme est donc Fargue, et j'ai une douce émotion à l'apprendre. Un peu plus tard, comme, en le quittant, Marchand lui dit : « *Très honoré* », Fargue proteste : « *Ne parlez pas d'honneur. Comme dit le populo : À la revue !* »

Marchand m'accompagne rue Vaneau, où je lui donne un bouquin. Intelligent, certes, et surtout très au courant de cette vie des lettres où je suis si novice. Il me demande si je ne suis pas d'Action Française, parce qu'on a parlé là de moi à plusieurs reprises. Il connaît avec précision l'âge de tous les gens, même de Herbart (dont une lettre de la Petite Dame nous annonce la venue mercredi).

Lundi 12 avril.

Samedi soir, Schlumberger, qui dînait ici, me décrivait la villa que

Gide avait fait construire sur des plans de son invention et qui était à peu près inutilisable, toute en couloirs et escaliers, avec un vestibule énorme destiné à recevoir le *Triomphe de Cézanne* de Maurice Denis, aujourd'hui au Musée du Luxembourg, un double escalier, les poutrelles de fer apparentes, selon l'idée de l'époque qu'il ne fallait rien dissimuler, supports ou tuyaux. La façade était à l'image du propriétaire, sans autres ouvertures que d'étroites fentes pareilles à des yeux mi-clos. Gide avait veillé surtout à ce que son bureau fût muni d'une sortie dérobée qui lui permettait de fuir à la dernière minute.

Je lis à Schlumberger les pages sur l'île. Au moment où il va partir, peu avant 11 heures, alerte — dont nous attendons la fin en l'écoutant lire une cinquantaine de pages de *Il y a quarante ans*. Faite dans cette maison, devant les portraits de ceux dont elle parle, Flaubert, Baudelaire, Laforgue, Verhaeren, et surtout faite par Schlumberger, cette lecture très émouvante rend plus évidente encore la beauté ingénue de ces pages.

Pendant que je le reconduis rue d'Assas, nous parlons de la Petite Dame, du jour où elle a avoué, toute rougissante, qu'elle avait écrit ses souvenirs sur son amour pour Verhaeren. Elle vient de composer une sorte de suite, le *Rossignol*, poème en prose dans la forme des *Dialogues avec le corps endormi*. Nous parlons ensuite de Mérimée, de l'absence totale de fantastique dans *La Vénus d'Ille*, puis de Du Bos — si Gide parle si cruellement de lui dans son *Journal*, c'est pour se venger du *Dialogue avec André Gide* —, enfin de Joubert, dont il me signale l'édition des *Carnets intimes* ; mais j'ai peu de goût pour m'y lancer après la lecture pénible des *Pensées*. Quand je quitte Schlumberger à sa porte, il est minuit. Je n'ai pas eu l'occasion de lui parler de Catherine comme je voulais le faire.

Pierre Herbart est arrivé hier matin, a dîné ici le soir. Il apporte des nouvelles de C., en pleine forme et en pleine beauté (mais je la trouve autre que belle). Le soir, nous parlions sur la terrasse, quand la concierge vient nous raconter la visite d'une dame affolée qui demandait des nouvelles de Gide, parce qu'elle venait d'apprendre qu'il avait été touché lors d'un bombardement de Tunis. Une minute plus tôt, nous parlions de lui, nous demandant quelle était sa vie et trouvant qu'une mort là-bas serait à la fois très stupide et très belle. Ce matin, Schlumberger téléphonait, ne savait rien. Mais nous sentons une fois de plus tout ce qui disparaîtrait d'un coup avec le vieux Gide. Moi-même qui le connais peu, j'éprouve pour lui une sorte d'admiration affectueuse, qui fait que sa mort me toucherait directement.

Samedi 17 avril.

Beaucoup à noter ces jours-ci ; mais je n'en ai pas le courage, il fait trop beau, ni assez de mémoire, notamment pour les deux excellentes causeries, jeudi avec Herbart (ses aventures en Espagne), hier à la NRF avec Groethuysen. Paulhan s'est précipité sur moi et m'a entraîné dans une pièce vide pour me parler d'un poste d'interprète à Château-Thierry, au sujet duquel je vais voir, ce matin, Debu-Bridel, sans le rencontrer. Je revenais d'une épuisante et magnifique promenade à la Vallée-aux-Loups. J'y accompagnais Herbart pour l'aider à en rapporter les tableaux que la Petite Dame a hérités d'une amie de Félix Fénéon — et en rentrant ce soir, je trouve le numéro des *Cahiers* où un portrait de Fénéon par la Petite Dame. Fénéon est là-bas, chez le docteur Le Savoureux qui a « soigné » Du Bos. Délicieuse façade sur le parc, rose et blanche avec de multiples volets vert sombre ; le joli escalier double dans le vestibule. Gravures romantiques et une belle série de portraits de Chateaubriand. Pendant que les héritiers discutent, je m'allonge dans l'herbe au soleil, puis lis deux des *Portraits imaginaires* de Pater, que Du Bos a sans doute lus au même endroit. Pater était le plus familier de ses familiers. Fait la connaissance d'Alix Guillain, qui entraîne du premier regard ma sympathie. Odeur des premiers lilas au soleil ; tulipes et myosotis.

\*

Jeudi 22 avril.

Tous ces jours-ci, grand plaisir à revoir Pierre Herbart, en compagnie de qui j'ai déjeuné aujourd'hui, avec Thomas pas vu depuis des semaines. Sa très vive intelligence n'empêche pas H. d'être l'homme le plus confiant que je connaisse ; et sa confiance appelant la vôtre, on lui parle vite avec abandon. Je regrette de ne pas l'avoir fait davantage ; mais nous aurons le temps lorsque nous réaliserons l'aventure qu'il propose : partir en yacht, pendant plusieurs années, dans les mers du Sud. Je lui dis : « *Nous emmènerons Catherine, elle fera la cuisine.* » À quoi il répond : « *Pas de femme à bord. Sur un bateau, il faut être chaste. Nous emmènerons un mousse pour la cuisine.* »

Autre projet pour les années nouvelles : J.-J. Marchand, en m'apportant le numéro de *Confluences* où il parle des deux petits textes anciens, me propose de fonder une revue du genre *Mesures* ; mais son titre, qui serait *Qualité*, n'a rien qui me séduise. Ce serait renoncer d'avance à rien publier de nous-mêmes, sinon en nous exposant aux ironies les plus légitimes. Mais cette idée de revue me séduit.

\*

Paris, dimanche de Pâques, 25 avril 43.

J'écris ceci dans la petite chambre rose de Catherine (à Cabris, on fête aujourd'hui ses vingt ans). Je m'y suis installé pour travailler, elle est plus claire que ma chambre et me plaît mieux. J'ai regardé des livres d'images, écrit assez longuement aux Guignard ; j'ai été tenté quelques instants, ce matin, d'exposer à R. G. ma situation du côté religieux, puis y ai renoncé, par impossibilité de tout dire. Aussi bien, il n'y a pas là pour moi un poids intolérable, et je ne suis pas assez certain, pour risquer cette franchise, que de parler ait jamais rien arrangé. Il est sept heures. Le premier rayon de soleil de toute la journée vient caresser le mur rose. C'est assez pour porter la tristesse de ce long jour de solitude.

\*

Mardi 4 mai.

Hier, à la Galerie Charpentier, concert de la Pléiade. Trois belles valse romantiques de Chabrier, un concerto pour deux pianos de Stravinsky, du Poulenc et du Satie. Poulenc jouait, avec Jean Françaix et Soulima Stravinsky. Si une bombe était tombée sur cette salle, elle aurait fait disparaître une centaine des meilleurs artistes de nos jours. Je reconnais, ou on me fait reconnaître, Éluard, Braque, Marie Laurencin, Valentine Hugo, Bérard, Dullin plus bossu encore qu'à la scène, Valéry perdu dans son cache-nez anglais.

\*

Samedi 8 mai 43.

À St-Germain, chez Thomas, rencontre d'Ernst Jünger, qu'accompagnait (pour le surveiller, suggère Humeau également présent) le directeur de l'Institut franco-allemand [*en fait Gerhard Heller*]. Je suis content de n'être pas déçu. La simplicité de Jünger se rehausse de ce qu'on connaît de lui et des éclats discrets d'une très profonde culture. Il fait sa nourriture d'auteurs français : Tallemant des Réaux, les successeurs de Diderot, Léon Bloy, que de rares Français connaissent comme il semble le faire. Il parle très honorablement notre langue et sa parole, du moins en français, ne se perd pas dans ces détours pointilleux où s'engage souvent son écriture.

Quelques vues sur la guerre, plus nettes et mieux : plus nettement exprimées qu'on ne pouvait l'espérer. Le caractère de guerre civile de cette lutte. Vues du Caucase, d'où il revient ; il était dans la région où se passent *Les Cosaques* de Tolstoï. Il a été frappé par le dévouement mi-respectueux, mi-fraternel du peuple de là-bas.

Je lui dis ce qui m'a surtout attaché dans son journal de route : les

premières pages, où il parle des plantes et de son jardin. Tout ce à quoi, répond-il avec mélancolie, la guerre l'a arraché.

Ni lui ni son compagnon ne semblent très affectés par la chute de Tunis et de Bizerte, s'inquiétant seulement du sort de Gide, dont il parle avec une grande sympathie. C'est ici, chez la Petite Dame, qu'il a rencontré Gide et Schlumberger avant la guerre.

Son intérêt pour les hommes de guerre connaissant bien leur métier, comme le prince de Ligne ; il assimile la perfection de ce métier à celle du métier d'écrivain. Son intérêt aussi pour les hommes du XVII<sup>e</sup> siècle français, Pascal, Retz : « À cette époque, dit-il, je me serais sans doute occupé de politique. » Pascal et Rimbaud représentent pour lui les deux seuls types où se réunissent les éléments nordiques et latins, ce qu'il appelle la profondeur et la ligne (le contour).

Dimanche 9 mai.

\*

Ce que Jünger disait hier des personnages des *Falaises de marbre* qu'on a si diversement identifiés : le Grand Forestier a passé pour Bismarck, pour Hitler, pour Staline ; et c'est Staline, dit-il, qui s'en rapproche le plus, les vivants ne faisant que ressembler plus ou moins aux types imaginés par les artistes.

Jeudi 13.

Écrit à Arland, à [Émile] Danoën pour lui dire le bien très inattendu que je pense de son livre [*Cerfs-volants*]. Travaillé une partie de la matinée à revoir et à taper la traduction. Tout à l'heure, Groeth et Alix Guilain viendront pour continuer la révision de ce texte.

\*

Dimanche 23, Paris.

Une lettre de Ballard débordante d'affection ; il a besoin de moi. Si je réussis dans la démarche dont il m'a chargé, les *Cahiers* me trouveront du génie jusqu'à ma mort. Aussi, un petit livre envoyé par Jünger, *Geheimnisse der Sprache*, dont je lis les pages consacrées à un voyage en Dalmatie et où son goût des plantes et des insectes s'exerce à plaisir. Je lui écris pour lui demander quelques précisions sur des noms de plantes dans l'*Histoire d'Hamlet*.

\*

Dimanche 30 mai.

Remis hier le manuscrit complet du Britting à Groethuysen que je vais voir dans son indescriptible taudis, où d'ailleurs on se sent aussitôt à

l'aise, mais sans souhaiter y vivre. Je trouve en rentrant une lettre de Brice Parain me proposant de traduire un volume de 450 pages sur la musique allemande, de quoi occuper des vacances, et même un peu plus.

31 mai.

Passé l'après-midi d'hier à St-Germain, où Thomas lit le premier chapitre de son roman, que je suis content de trouver meilleur que dans la version primitive, celle qu'il m'avait lue au mois d'août. Mais il se lance dans une entreprise bien difficile, la plus difficile peut-être pour un romancier — faire vivre parallèlement trois héros du même âge et de caractères voisins.

\*

Jeudi 3 juin, Ascension.

Alternances de pluie, de vent et de soleil. À part une courte sortie dans la matinée vers St-Germain-des-Prés pour acheter des gâteaux et des fleurs, j'ai passé la journée ici à écrire des lettres (Ballard, Schlumberger, Lescure et Julliard qui demande un texte pour sa collection « *Littérature* ») et à taper les pages sur l'île, que je pense envoyer à Julliard précisément.

Avant-hier, à la NRF, Groeth m'a dit qu'il avait été question, dans la séance de l'après-midi, de ma collaboration à *La N.R.F.* nouvelle formule ; et il se trouve que cette collaboration, qui m'aurait dans des temps normaux rempli de joie, est entravée aujourd'hui par des considérations très délicates. Je ne ferais pas grande difficulté à donner une traduction, par exemple celle du *Hêtre* ; mais je suis retenu ici par l'opinion prévue de certains, dont Schlumberger, plus que par une opposition personnelle ; et par conséquent...

\*

Concert de la Pléiade : Couperin, Debussy et le très remarquable *Socrate* de Satie (récité par Pierre Bertin). Je me trouvais, auprès de Jean-Aubry, derrière le cadavérique Roger Lannes, nerveux, agité, à qui une chaise instable donnait beaucoup d'inquiétudes. Un peu parlé avec Arland, Roy que je verrai après-demain, aperçu Ducreux mais sans pouvoir le saisir. Retour à travers les Tuileries avec Groethuysen, exceptionnellement soigné, qui me parle d'Élisabeth et de son mariage.

Ce soir, à l'Institut allemand, soirée pour le centenaire de la mort de Hölderlin ; essais très maladroits et très peu convaincants pour faire de Hölderlin un des chantres de cette Europe que les Allemands prétendent organiser aujourd'hui. Du moins, une excellente musique (quatuors de

Beethoven, dont je ne profite pas assez, étant arrivé en retard). J'allais partir un des premiers, lorsqu'une porte s'ouvre devant moi à deux battants, découvrant une table immense, chargée de sandwiches et de gâteaux ; je laisse passer quelques secondes, puis participe activement à la ruée. J'avais le sentiment d'une récupération, et seule la crainte d'être remarqué me dissuadait de remplir mes deux poches. Je n'en ai rempli qu'une, pour Andrée. En redescendant le grand escalier, je dissimulais de mon mieux cette poche gonflée, anxieux à la fois de ne rien laisser voir et de ne rien abîmer.

\*

Jeudi 10 juin.

Après le déjeuner, quelques moments à la terrasse du Flore avec Claude Roy. Sa réputation de gentillesse est fondée sur une remarquable aptitude à faire plaisir ; ce n'est pas de la flatterie, et je n'aimerais pas employer ici le mot d'habileté. On a d'ailleurs tout intérêt à le croire sincère. Ainsi, il me dit — mais non, je ne vais pas recopier ici ses louanges surprenantes ; d'ailleurs, le temps m'oblige à la modestie.

Roy est de ces gens qui me donnent courage, et devant lesquels je voudrais avoir fait beaucoup plus que je n'ai encore fait. Il parle de ma nonchalance à écrire : j'aimerais qu'il n'y ait que nonchalance dans le fait que j'ai de moins en moins envie d'écrire. Je lui parle un peu du *Traité du beau rôle* pour me sentir engagé à lui donner forme quelque jour.

\*

Lundi 14.

Matinée de pluie et de vent, après la très belle journée de Pentecôte ; mais la soirée est de nouveau belle. J'ai travaillé au jardin, bêché, repiqué des tomates, taillé les treilles et les rosiers, cueilli des cerises. Interrompu par la visite des deux curés, le goûter.

Je me casse la tête pour établir une liste d'écrits empruntés aux *Préludes* et augmentés d'écrits plus récents, pouvant former un volume de nouvelles. J'en suis ce soir à ceci (liste ci-jointe), *L'Art de la Fugue* constituant le morceau de résistance. J'écarte *Les Nourritures célestes* comme trop critiques et le *Bonheur* comme trop voisin de la *Fugue*. Le titre général pourrait être *Des violons de village*, et je voudrais écrire, pour clore l'ensemble, une nouvelle qui s'appellerait ainsi.

15 juin, Paris.

Par les quais, je rejoins la NRF, où Groeth me rend la traduction revue ; j'y trouve un mot de Thomas. La secrétaire de Gallimard me

demande de rédiger une note biographique pour le futur catalogue des auteurs de la maison ; c'est d'autant plus comique que je n'y ai rien publié encore.

« *Dites ce que vous avez fait de votre jeunesse...*

— *Ah, que vous êtes cruelle !* »

Lundi 21 juin.

Et voici, une fois encore, la « *dernière nuit avant l'été* ». Je lis à Andrée quelques cantiques de la *Cantate* ; les plus beaux sont ceux de Fausta, celui de la Chambre intérieure et celui du Peuple divisé. J'entends encore le vieux Schlumberger nous les lire, l'an dernier, à Viénot et à moi, à la fin de cette journée de tempête que devait couronner la nuit d'été la plus pure. C'est deux jours après que j'ai fait la connaissance de Catherine. La verrai-je dans quelques semaines ? Je le désire et le redoute tout ensemble. Je crains beaucoup de nourrir des songes. Je me sens si peu digne qu'elle m'aime, et ne sais même pas si elle pense à moi. Et moi-même, est-ce que mes imaginations amoureuses ne sont pas le fruit de l'absence ? Et malgré tout, j'essaye de croire que tout peut arriver : l'an dernier, ai-je imaginé que je lirais cette *Cantate* dans la maison de sa grand'mère, et dans le grand exemplaire de son père ?

\*

Jeudi 24 juin.

\*

Retour ici pour recevoir Schlumberger. C'est assez mortel, ce face à face. Herbart a raison : avec Schlumberger, il faut faire quelque chose, marcher, couper du bois, mais la conversation est une épreuve redoutable. Il reste que j'avais plaisir à le revoir aujourd'hui ; c'est la troisième année que nous nous rencontrons le jour de la Saint-Jean. D'accord avec lui, je décide de ne pas faire l'énorme traduction proposée par la NRF et qui encomrait tout mon horizon. Dès lors, je me sens tout allégé ; et j'aurai bien assez à faire avec la publication du Britting et, si tout s'arrange, du *Hêtre* et des *Violons de village*.

\*

Dimanche 27 juin.

Avant-hier, rencontré Gaston Baissette qui m'accompagne jusqu'à la NRF où je vois le vieux Léautaud, chargé de provisions pour ses chiens (je pense qu'il en a toujours).

Remis ce matin l'article pour *Comœdia* [« *Essais sur le roman* »], dont je ne suis pas du tout enchanté. J'ai besoin de plus de liberté dans

tous les sens. Thomas assure que ces exercices sont bons ; ils me paraissent très fastidieux.

Lettres à André Dhôtel, Roger Lannes, Thérèse Aubray, Souvigny et Catherine (le 27 juin 42). Nous allons maintenant goûter chez Mlle Dulong, puis je dînerai avec Schlumberger, non sans redouter un peu l'ennui si cordial de ces rencontres.

Lundi 28 juin.

Hier soir, conduit à Austerlitz Schlumberger obligé de quitter Paris d'urgence pour aller aider Breitbach ; on arrête de plus en plus. Après en avoir parlé avec Groethuysen, il m'incite à lire les grands poèmes d'Annette pour les joindre au *Hêtre*, ce qui ne m'enchant guère : c'est retarder d'autant la publication de celui-ci. Je commence à douter qu'Annette reçoive cette année la satisfaction espérée voilà cent ans.

Marie-Hélène Dasté m'écrit que deux places m'attendent mercredi pour *Le Viol de Lucrèce* [d'André Obey]. Je téléphone pour la remercier, et ne reconnais pas sa voix que j'avais tant aimée au théâtre. Coup de téléphone à Arland, qui trouve mon article très bon. Lettre de la Petite Dame qui annonce la venue d'Herbart et pense remonter à Paris en octobre prochain.

\*

Jeudi 1<sup>er</sup> juillet.

Hier soir, *Le Viol de Lucrèce*, vu de trop près pour que le joli décor ait tout son effet, et joué sur un rythme ralenti souvent exaspérant. Mais c'est une assez bonne chose et M.-H. Dasté y est très remarquable, douloureuse à souhait ; et cette belle voix tragique et chaude. Nous ne dirons rien des jambes des jeunes valets ; on n'avait pris garde qu'à leurs jolies figures, sans se soucier de regarder plus bas, et ils étaient « *chausés* » de collants noirs...

Pierre Herbart est arrivé ce matin et m'annonce ce soir qu'est arrivée aussi l'amie de Catherine que la Petite Dame m'avait annoncée ; et enfin C. elle-même, qui ne croyait trouver ici ni lui, ni elle. Je ne l'ai pas encore vue. Elle a apporté un bouquet de roses pour Andrée [Lambert]. Elle va loger dans le studio, qui lui est d'ailleurs destiné. Je suis assez ému de la retrouver.

Visite interminable de Humeau, si brave garçon qu'on ne peut pas lui en vouloir. Il me propose un poste à l'Office français d'informations.

Étrangement à plat ces jours-ci. La moindre marche me tue. Hier soir, au retour du théâtre, je pensais avec terreur qu'il allait falloir monter

six étages, l'ascenseur ne fonctionnant plus. Ce qu'il faudrait : rester allongé sur le sable entre deux bains. Ballard, vu hier, m'assure qu'on peut aborder à Porquerolles. Mais que seront ces vacances ?

Vendredi 2.

Le hasard a voulu que je puisse voir, à quelques heures d'intervalle, le visage de C. (vraiment resplendissante, toute dorée et pleine de vigueur) et l'original du portrait de son père par J.-É. Blanche où, sur la foi d'une reproduction, je croyais si bien la reconnaître. J'ai été assez déçu par le portrait lui-même — et comment se fait-il qu'il soit daté de 1912, quand il montre un Gide de trente ans ? — mais énormément intéressé par la reproduction d'un portrait du même Gide à dix-huit ans, où le modèle est si moderne d'aspect, de vêtements et jusque de visage, qu'on dirait un jeune homme d'aujourd'hui. Devant les portraits de Claudel, de Maeterlinck, de Jammes surtout, on se dit que seul Gide est resté jeune.

Je veux retourner avec C. à cette exposition de l'Orangerie pour comparer les deux visages. Je n'y ai pas trouvé les grandes choses qu'on m'avait annoncées ; les meilleurs morceaux sont les portraits ; encore leur valeur me paraît-elle surtout historique ou anecdotique (les portraits de Morand, Giraudoux, Drieu, Montherlant, la silhouette du jeune Cocteau, de Radiguet, le Proust et la Comtesse). Une série de belles jeunes femmes en gris : c'est d'ailleurs le même modèle qui reparait d'une étude à l'autre.

Quelques instants de marche avec C. sur le boulevard, jusqu'au Flore ; arrêt pour manger des gâteaux et chez le chemisier pour prendre mon short enfin terminé. Il suffit que je sois avec C. pour me sentir pleinement heureux, immunisé contre tout ennui.

Lundi 5 juillet.

Je tiens ce journal par contrainte. Je me laisserais volontiers emporter par le courant, assez rude tous ces jours-ci ; mais j'ai pitié de ma vieillesse, qui trouvera ici matière à de petites joies rétrospectives.

\*

La journée d'hier, ce dimanche, a été parfaite, couronnée par un ciel d'été. Je suis sorti vers dix heures avec C. que j'ai emmenée à l'Orangerie. Nous sommes tombés d'accord pour préférer la petite nature morte aux roses de Noël que j'avais remarquée la première fois. Nos secondes préférences différaient un peu, les siennes se portant vers l'un des grands tableaux de *Désirée en robe d'argent*, les miennes vers le portrait plus réduit d'une jeune fille en robe de mousseline blanche, appuyée au rebord

d'un lit formé par une simple barre noire. Quant à la ressemblance avec le portrait du Musée de Rouen, elle m'a paru de plus en plus lointaine.

Nous nous arrêtons dans le jardin, auprès d'un kiosque où l'on sert, sous le nom de jus de fruit, une vulgaire orangeade. Nous y sommes seuls, il fait bon, tout me paraît aimable, et plus que jamais et plus que tout C. qui, me voyant pensif, dit : « *A penny for your thoughts.* — *Est-on obligé de les dire ?* — *Non.* — *Les voici quand même : je pensais que j'avais plaisir à être avec vous.* »

Par les quais, nous gagnons, près de St-Germain, la pâtisserie où nous retrouvons Andrée dont nous prenons la place dans la file, et avalons plusieurs gâteaux, resquillant avec allégresse et sans aucun remords. Déjeuner rapide rue Vaneau, départ rapide pour St-Lazare. Après-midi à St-Germain, dans la forêt. Le contraste entre les cheveux blonds, la peau dorée de C. et les cheveux sombres, le teint très pâle de Colette. Nouveaux gâteaux, nouveau resquillage (léger) de C. ; goûter somptueux chez les Thomas.

Au retour à Paris, avant le théâtre, quelques instants de repos dans le petit square Louis XVI, où C. examine nos mains et découvre que j'ai, comme elle, plus d'esprit que de cœur. Andrée, tout au contraire ; et au contraire aussi Herbart et Thomas, dont j'examine les lignes cet après-midi.

Nous n'avons pas pu avaler plus de deux actes de *Solness le constructeur*, d'une indigence consternante quant au texte et quant au jeu. Notre troisième acte se passe au Flore, devant les gâteaux rapportés de St-Germain qui prolongent encore quelques instants les délices de la journée.

Thomas, que je retrouve cet après-midi au Mahieu où il vient travailler chaque jour, dit qu'il trouve C. très transformée, épanouie. Il parle de la femme de Gide et dit combien elle a toujours tenu la première place dans la vie de celui-ci. Elle a brûlé toute la correspondance de Gide, qui notait dans son *Journal* : « *Je comptais sur cela pour me défendre dans l'avenir...* » Resteront, pour cette défense, les pages mêmes de ce journal qui n'ont pas été publiées.

Halte chez Adrienne Monnier pour prendre quelques livres retenus. Elle m'a trouvé entre temps les quatre volumes du *Théâtre* de Claudel. Puis à *Comœdia*, où Arland m'explique que l'article sur le roman, qui devait paraître samedi, est encore à la censure, le directeur ayant eu des inquiétudes. Je dois faire deux nouvelles chroniques, une sur quelques romans [*de Lucien Maulvaut et d'Elsa Triolet*], une autre sur les lettres

de Joubert à Fontane. Nous parlons des îles, Arland me décrit Port-Cros et, pour la première fois à mes yeux, il s'anime.

Samedi 10 juillet.

Avant-hier, ce nouveau *Renaud et Armide* [de Cocteau], en compagnie de C., avec laquelle je rentre ici prendre le thé avant de repartir chez le dentiste. Le matin, après être passée à la NRF pour commander la série des *Thibault*, j'étais allé voir Hic à l'Office français d'Informations, où j'irai peut-être travailler sous peu. Puis déjeuné avec Andrée près du Palais-Royal.

Une lettre d'Hélène Rytmann me demandait de l'héberger ici, mais tout est pris, même du côté Gide ; nous n'avons pas pu loger les Guignard, mais ils viennent dîner chaque soir avec nous.

\*

Lundi 12.

Le soir, à onze heures, conversation avec C. à travers la cour, d'un balcon à l'autre. Nous parlions de *La Reine morte*. Je lui ai fait connaître R[omain] G[uignard], à qui elle avait envoyé, sur ma demande, un Supervielle l'an dernier.

Projets de départ en Bourgogne, la semaine prochaine, pour assister au mystère monté par Copeau dans la cour des Hospices de Beaune. Je me suis mis d'accord aujourd'hui avec Arland pour en parler dans *Comœdia* et avec M.-H. Dasté pour avoir une place retenue à la représentation ; et j'écris ce soir à l'ami de R. G., que j'ai rencontré l'autre jour, pour lui demander de me retenir une chambre à Dijon.

\*

Jeudi 15.

Réussi à chiper encore ce jeudi au ministère. Le dernier ? J'ai passé ce soir un petit essai de traduction à l'Office d'Informations. Je ne sais comment je vais sortir de l'enchevêtrement où je me trouve ; il faut beaucoup d'adresse, ou au contraire un grand laisser-aller, et ne pas trop craindre de tirer sur les ficelles.

L'excellente lettre envoyée des Vosges par Thomas a ensoleillé ma matinée. Écrit à Thomas, à Secrétain, à Issoudun ; téléphoné à Colette qui viendra me prendre demain soir (Th. m'avait justement écrit de la « sortir »). L'après-midi à *Comœdia* pour prendre un livre.

\*

Dimanche 18.

Je suis entré au ministère le 17 octobre ; l'aurai-je quitté le 17 juillet ?

J'ai quitté Marseille le 23 juillet 42 ; y reviendrai-je le 23 juillet 43 ?

\*

Vendredi soir, dîné ici avec Colette Thomas, puis à la présentation, dans le petit théâtre de la rue Vaneau, de *La Danse de Mort* de Strindberg. Nous n'avons pas pu tenir au delà du premier acte. Terminé la soirée au Flore, où Colette me parle très ouvertement des débuts de ses rapports avec Thomas et de sa tentative religieuse.

Hier, Thérèse Aubray, qui me fait rater la rencontre de Michaux invité à la même heure par Herbart.

\*

Lundi 19

Journée passée en courses ; ce matin, à dicter à *Comœdia* un mauvais article fait trop vite. J'en suis si mécontent que je me garde de téléphoner à Arland pour connaître son avis. Dernière séance de dentiste, puis je rentre ici pour recevoir Schlumberger. Après dîner, *Tabou* à la Pagode. J'achève de faire ma valise. Il est minuit.

\*

Mâcon, 22 juillet.

De la journée d'hier, mon compte rendu sauve quelques aspects officiels, mais de nombreux souvenirs plus particuliers le débordent. D'abord, j'ai eu le plaisir de parler un moment avec Copeau, à qui Marie-Hélène Dasté me présente. C'était après la messe dans la grande chapelle des Hospices ; j'avais un peu somnolé pendant le sermon trop dramatique du Père Panici, mais la cérémonie était belle. Ensuite, dans la cour, les évêques, le cardinal, l'abbé de Cîteaux se sont groupés sur l'estrade pour une bénédiction multiple. C'est un peu après que j'ai vu Copeau. Nous parvenons à nous joindre au petit groupe privilégié qui visite les salles des tapisseries et peut voir le grand Van der Weyden, seule pièce de cette valeur, je pense, qu'on puisse aujourd'hui voir en France librement.

\*

Avant la représentation du miracle, une cérémonie étouffante à Notre-Dame et promenade vers les remparts, jusqu'à ce que le carillon nous ramène aux Hospices. Le seul mauvais moment de cette journée solennelle a été la soirée au salon, soirée morne, somnolente, où personne n'osait se retirer bien que tous tombassent de fatigue.

Ce matin, avant mon train, quelques instants encore aux Hospices pour revoir la cour abandonnée et reconnaître le disposition du plancher dressé sur des tonneaux, et pour jeter un dernier coup d'œil dans la cha-

pelle, où le cardinal dit la messe.

Arrêt à Tournus, où j'admire beaucoup l'église aux énormes piliers et la jolie façade de l'église de la Madeleine. De place en place, et d'abord dans le petit café près de la Saône où je trouve du lait et du beurre, je jette l'esquisse du compte rendu. C'est seulement peu avant mon départ que je découvre, près de la grande église aux pierres roses, la tour ancienne dans laquelle Thibaudet est né et, dit une plaque, a écrit une partie de son œuvre ; ce qui me rassure, car dans la dernière chronique je parlais un peu au hasard de sa « *tour bourguignonne* ».

Tout à l'heure, j'ai parcouru un peu Mâcon, mais sans ardeur ; je n'ai même pas eu le courage d'aller jusqu'au faubourg de la Madeleine, où m'attirait pourtant le vers d'Aragon :

... *Lamartine*

*Rêve à la Madeleine entre les pommiers doux.*

Ici, rien ne m'accroche à Lamartine, pas même sa maison natale. Je me couche pour essayer de récupérer tout le sommeil perdu et d'être dispos pour aborder Marseille.

Marseille, vendredi 22 juillet.

Il y a du plaisir à mener à bien un projet qui paraissait un peu fou : ainsi de ce voyage.

\*

Lundi 26 juillet.

Trop à dire, et trop peu de temps ; ce qui est une bonne chose. Accueil très excellent. J'ai déjeuné samedi chez Marcou avec Baissette et Hélène. Aux Catalans ces deux jours malgré l'énorme foule. Dîné hier chez Agnès P.

J'avais vu Pierre Herbart quelques instants à son arrivée de Paris. Histoire mystérieuse de clef perdue. Je trouve le grenier bouleversé, quelqu'un a dû s'y réfugier pendant plusieurs jours. S'il ne faisait si chaud, je mènerais une petite enquête auprès de la concierge et des voisins. Le tableau des Saintes-Maries a disparu ; je trouve en revanche un grand bidon d'alcool à brûler qui me permet de faire mon thé comme autrefois. Je continue à loger dans l'atelier d'Ém[ilienne] avec qui je bavarde une heure de temps en temps. Ici, il fait à peu près frais ; le grenier est inhabitable ; mais, ô miracle, cette chaleur est favorable au cactus rapporté d'Ajaccio, que je retrouve magnifique.

C'est la fin de l'Italie. J'allais écrire hier que la Sicile est à peu près conquise, et on apprend aujourd'hui que Mussolini démissionne. Grosse

émotion heureuse dans le peuple d'ici, tellement proche par ailleurs du peuple italien.

27 juillet.

Pas le temps de parler de la soirée d'hier avec Madame Neumann, mais elle n'est pas sans importance : c'est la première fois que je parlais à quelqu'un de mes sentiments pour C. Je souhaite de ne pas regretter un jour cet abandon.

\*

Porquerolles, 29-30 juillet.

Bain du matin dans la calanque de l'Oustau de Diéu, côté pleine mer. Toute cette journée, et encore cet après-midi, j'aurai été triplement en fraude : restant dans l'île quand je n'ai plus le droit d'y être et me baignant, nu, en territoire interdit. Plus abandonné qu'un naufragé et, ce matin surtout, éprouvant assez vivement ma solitude. J'avais tort, l'autre soir chez Madame N., quand je prétendais ne jamais sentir le besoin d'un autre être ; ce besoin, au contraire, est assez torturant, surtout dans les moments d'exaltation en face d'une belle chose. Et c'est bien C. que je souhaite à tout instant auprès de moi ; c'est elle dont j'imagine les réactions et le sourire. Je suis de plus en plus consterné au souvenir de ce que j'ai dit à Madame N., un peu sous l'effet du vin ; et elle a trop bonne mémoire, et là plus que jamais, pour que j'espère qu'elle oubliera ces confidences aussi rapidement que la mer effacera, sur le sable de la plage, les initiales que j'y ai tracées.

\*

Mardi 3 août.

Ém. M. avait déjà deviné. Quel plaisir de lui parler librement de C.

Le déjeuner chez la concierge du Ravitaillement a été le plus agréable de tous ceux d'ici. Je remercie les dieux de m'avoir donné d'être partout (ou presque) à mon aise.

Dernier bain aux « *Bains chauds* » où, avec Breitbach, nous avons travaillé au *Hêtre*. Temps sombre qui se résout en orage. Je quitte la Provence sous la pluie.

Paris, samedi 7.

\*

Hier, à la NRF, un petit être rachitique, mal habillé, portant sous le bras un exemplaire du *Sang noir*. J'allais lui demander par quel privilège il en avait trouvé un : or, c'était Guilloux lui-même.

On me parle du Prix de la Pléiade. Groeth me pousse à écrire quelque

chose. C'est une gageure, mais cela me force à travailler, et j'écris aujourd'hui la première page du *Traité du Beau Rôle*. Je crois avoir enfin trouvé la forme, en imaginant celui à qui ce traité est destiné : auditeur idéal, mais auquel je verrais assez les apparences du garçon de dimanche dernier.

Jeudi 12 août.

Commencé hier à travailler à l'O[ffice] F[rançais d'] I[nformation], sans lâcher encore le ministère, où je vais le matin et quelques heures l'après-midi. Mais en même temps, Arland m'offre de prendre à *Comædia* la place de Masclary qui s'en va. Je suis étonné et content de cette proposition ; je demande quelques jours pour réfléchir, mais compte accepter, quitte, en septembre, à cumuler O.F.I. et *Comædia*, comme me le conseille Edmond Humeau avec qui je déjeunais ce matin.

Mercredi 18.

Passé trois jours à Souvigny pour le 15 Août. Bonnes journées, encore qu'à chaque seconde le calme de la maison tout entière se trouve menacé. La veille de mon arrivée, une crise extrêmement violente, à nouveau redoutée lundi matin au réveil ; mais la journée a été calme. Andrée restera là-bas, ce qui lui fera moins regretter d'abandonner l'appartement où la Petite Dame va rentrer.

\*

Dimanche 29 août.

Les deux questions se sont réglées presque en même temps, celle du transfert de papa à la maison de santé, celle de mon autorisation d'embauchage. Le médecin de l'O.F.I. m'a découvert un cœur très sensible, ce qui fermera la bouche à ceux qui m'en croient dépourvu.

Herbart, sur les conseils de Groethuysen, me recommande la prudence dans l'affaire *Comædia*, craignant que je ne m'expose à ce qu'on me reproche d'y avoir travaillé. Grenier, chez qui je passe l'après-midi à Fontenay, me conseille d'accepter, disant que les autres refusent toujours à votre place ce qui ne leur est pas offert.

Passé une partie de la nuit à boire de la fausse vodka avec Herbert, Marianne Becker et ses amis. Vers deux heures du matin, nous mangions des échalotes et du pain trempé dans l'huile d'olive et, pour faire plaisir à Marianne, je jouais les *Joyeux garçons* au piano.

\*

3 septembre.

Andrée est revenue hier pour quelques jours, et en même temps est arrivée Élisabeth Herbart, précédant de peu la Petite Dame. J'émigre et viens de m'installer dans la chambre de Gide. Je n'imaginai pas dormir un jour dans son lit.

6 septembre.

On a vaguement annoncé, sans certitude, que Gide avait été arrêté puis relâché par Giraud. Je regrette toujours de n'avoir pas réussi à rencontrer les deux jeunes gens, probablement anglais, qui sont venus me demander de sa part à plusieurs reprises la semaine passée.

La Petite Dame et Catherine arriveront dans quelques jours. Je pense m'installer dans l'appartement libre du second étage, où j'ai d'abord hésité à prendre un co-équipier ; mais la solitude vaut qu'on la paye.

\*

Mardi 14.

Mussolini a été délivré de sa prison par des parachutistes allemands. Admirable rebondissement de théâtre.

À *Comœdia*, le travail avec Arland devient très agréable. Arland est beaucoup plus ouvert et plus confiant. De tous ceux à qui j'ai fait lire la *Fugue*, c'est lui qui m'en a parlé avec le plus d'intelligence et de sympathie. Tout ce qu'il en dit est juste : que le personnage du narrateur dévore les autres personnages, que l'ironie, la maîtrise continuelle l'empêchent de s'abandonner lui-même au jeu, que le décalage est trop grand entre la lenteur de l'ensemble et la brusquerie de la fin. Ce texte ne peut compter que comme une promesse, et c'est un peu à ce titre qu'il veut le proposer à Gallimard, alors que je répugnais à faire ainsi mon entrée dans la maison.

Pierre Herbart me pousse beaucoup à envoyer quelque chose au concours de la Pléiade, et je me remets au *Traité*. Mais j'ai si peu de temps pour un travail qui demanderait tant de calme, de réflexion et de soins !

Nous commençons à être inquiets au sujet de Catherine, qui devrait être ici depuis trois jours. Herbart ayant entendu parler, dimanche, d'un accident de chemin de fer, j'ai téléphoné à la gare, sans recevoir de renseignements. Je descends demain m'installer au second étage.

Samedi 18 septembre.

Vu pas mal de gens ces jours-ci à *Comœdia* : le vieux Léautaud, Paulhan ; bonnes conversations avec Grenier, avec Arland, avec Claude

Roy que je vais voir dans l'étonnant logis qu'on vient de lui prêter, et où je fais la connaissance de Queneau. Hier enfin, dans le métro, Valéry, qui bougonne en sourdine.

Nouvelles de Gide par Martin du Gard : il était toujours à Alger quand il a envoyé ce message par la Croix-Rouge. Mais de Catherine rien encore, sinon la certitude que les trains ne fonctionnent plus depuis huit jours là où elle se trouve, pour des raisons militaires. Avec une hâte infernale à mettre les choses au pire, j'imaginai déjà qu'elle était morte, et les suites de sa mort... Mais [*le pianiste Karlrobert*] Kreiten, à Berlin, est bien mort. Ils l'ont tué pour « *attitude anti-nationale* ». Je n'imagine que trop le désespoir de Rose-Marie, de la grand'mère. Ils ne savent pas quel artiste ils viennent de faire mourir.

\*

Jeudi 23 septembre 43.

Je montais au sixième pour emprunter quelques livres — c'est la Petite Dame qui me reçoit, si ratatinée que, la surprise aidant, je ne l'ai pas reconnue au premier instant. Elle se dessèche sur elle-même comme une petite pomme ; peut-être aura-t-elle atteint, même avant de mourir, la consistance d'une pincée de poussière. Elle m'a paru aussi plus sourde que l'an passé ; et sa surdité lui donne parfois le même air d'incompréhension qu'à Audisio. J'ai remarqué encore qu'elle ressemblait par moments à Schlumberger. Par ailleurs, toujours aussi alerte et décidée.

Claude Roy me disait ce matin : « *C. me parlait avec tant d'admiration de sa grand'mère.* » (Le slogan familial : La Petite Dame est étonnante.) Je me demande à quel point Herbart a raison quand il dit que C. admire sa grand'mère mais ne l'aime pas.

Samedi 25 septembre.

Hier, Arland vient me prendre pour aller au vernissage du Salon d'Automne ; mais nous nous attardons si bien autour d'un reste de rhum qu'il est trop tard pour gagner le quai de Tokio et que nous restons ici ; et surtout, Arland me parle avec tant d'ouverture de la question *Comœdia* que je lui raconte à mon tour mes hésitations au moment d'y entrer, les conseils de Groethuysen, la visite à Grenier. Or, c'est Arland lui-même qui, sachant mon amitié avec Groeth, avait parlé à celui-ci des difficultés possibles (réaction extrêmement nette de Mauriac). Il pense que le journal a fait tout ce qu'il pouvait pendant deux ans pour défendre la pensée libre et que, la partie étant jouée désormais, il n'a plus grande raison de continuer. Mais comment disparaître ? Si c'est de lui-même, c'est laisser

entendre qu'il avait des choses à se reprocher et disparaissait par prudence ; si c'est sur l'ordre des Allemands, cela s'accompagnera de sanctions certaines contre les collaborateurs. Arland prétend qu'ils n'oseront rien contre lui-même ; il reste que son rôle est jugé très défavorablement, à la fois par les Allemands, qui l'accusent d'avoir coulé *La N.R.F.* (on l'a accusé, au congrès d'écrivains de Weimar, de faire de *Comædia* l'organe de la dissidence en zone occupée) et par les Français, qui estiment que la seule autorisation de paraître rend un journal suspect.

Il attend — et j'attends — beaucoup de la réunion qui rassemblera ces jours-ci Paulhan, Mauriac, Schlumberger et lui-même. « *Réfléchissez, me dit-il, à ce que peut être ici notre devoir...* »

Ayant besoin, pour ma chronique sur Madaule, de quelques précisions au sujet de Du Bos, je monte questionner la Petite Dame — et aussitôt tout se met au point. Elle me prête l'article qu'elle a publié en août 41 dans *Le Figaro* et auquel Schlumberger a répondu dans une de ses chroniques.

Dimanche 26 septembre.

Excellent, l'article de la Petite Dame, plein de rigueur, de clairvoyance et de tendresse ; où je relève ceci : « *Ce n'est pas un des moindres bienfaits de son amitié que de nous laisser de nous-mêmes un souvenir qui nous hausse à nos propres yeux.* »

\*

28.

Hier soir, représentation de *Césaire* et d'*Orages* ; où je retrouve Schlumberger. Explications sur mon entrée à *Comædia*.

La jeune Compagnie des Sept a joué excellentement *Césaire* : quant au Strindberg, d'abord très déçu par l'allure lamentable et grotesque imprimée à la pièce, je laisse Herbart me convaincre qu'elle était dans les intentions de l'auteur lui-même. Durant le retour en compagnie de la Petite Dame, très séduisante sous un tricorne vénitien et une grande cape brune, Pierre Herbart me raconte une étonnante histoire sur Du Bos rencontrant Gallimard dans un bordel de petites filles et dont le premier mot, après un instant de gêne réciproque, est : « *Comment va Jeanne ?* »

Monté un moment chez la Petite Dame, dont je voulais avoir l'avis sur ma chronique. C. est arrivée hier. Tandis que je lisais, je la guettais qui parcourait *Comædia*, puis qui a dressé l'oreille et fini par écouter. Est-ce vrai, ce que dit Herbart, qu'elle se défie de tout ce qui n'est pas futile ?

Jeudi 30.

Déjeuné hier avec Schlumberger. Je crois que tout malentendu est aboli au sujet de *Comædia*, et plus particulièrement au sujet d'Arland, avec qui Schlumberger avait parlé la veille au théâtre. Je préfère qu'il en soit ainsi ; mais avec Schlumberger, on se sent aussitôt coupable.

Samedi 2 octobre.

Schlumberger me téléphone qu'il fait envoyer ici les *Œuvres complètes* de Gide et qu'il vient de me dédier une farce inédite publiée dans le prochain volume de son théâtre. Cela s'appelle *Le Marchand de cercueils*, et je l'ai lu à Marseille. Est-ce une heureuse façon de me convaincre que son œuvre n'est pas toujours tragique ? Car il s'agit bien d'une farce, mais le titre est funèbre, et Breitbach dirait qu'il rend à merveille l'atmosphère de l'œuvre entière. Il reste que les deux intentions me réjouissent.

Dimanche 3.

Visite de C. qui expose ses plans de travail. Mais je n'arrive pas à croire à sa vocation.

\*

Dimanche 10.

Je n'ai eu le temps, cette semaine, ni de noter le déjeuner avec Bertelé, toujours compassé, toujours amical et un peu ridicule, ni la rencontre avec Fieschi au café Véfour ; mais veux au moins garder une trace de ma première rencontre avec Jouhandeau, hier, à la dernière répétition de travail, ou « *avant-générale* », du *Sodome et Gomorrhe* de Giraudoux. Je savais que ma place se trouvait dans sa loge et attendais ; mais j'attendais un type très grand, sur la foi d'une photo où il dépassait sa mère de très haut, et hésitais à le reconnaître dans l'homme qui attendait près de moi, qui pouvait être lui par le visage mais non, à mon avis, par la taille ; pas plus que ne pouvait être Élise la créature aux yeux creux, fardée comme une patronne de maison close et très vulgairement distinguée qui l'accompagnait. Pourtant, quelqu'un venait lui parler de Minos ; et enfin lui-même donnait son nom au contrôle. J'ai pu lui dire comme j'étais heureux de le connaître. Je crois que cette rencontre très souhaitée aura un grand prix pour moi.

Nous parlons de Giraudoux ; Jouhandeau dit qu'il le connaît un peu mieux depuis un an ; il est surtout touché par la tendresse contenue qu'il laisse deviner plus qu'il ne l'exprime. Et pour la première fois, en écoutant *Sodome et Gomorrhe*, je m'aperçois, et Jouhandeau lui-même prend

conscience, des affinités qui le relie à Giraudoux. « *Il y a là, lui ai-je dit, bien des choses qui doivent vous sembler toutes proches.* » Tout ce que dit Lia du masque et du visage, on le trouvait déjà dans *l'Algèbre*.

À l'entr'acte, Élise me fait des discours sur sa préférence du Nouveau Testament à l'Ancien ; elle a dépassé, pour sa part, le christianisme et se sent de plus en plus proche des païens. Je n'arrive pas à décider si elle est vraiment sottée, et moins encore à comprendre l'attachement que lui porte Jouhandeau, sinon comme une sorte de défense contre lui-même. Il la comble de soins et, quand je les quitte à l'Étoile, il ne dit pas : « *Vous viendrez me voir* » mais : « *Vous viendrez nous voir* ». Or, je n'ai envie de retrouver que lui seul. Cette rencontre m'a rempli d'une allégresse qui m'accompagne durant le trajet des Champs-Élysées à la rue Vaneau, par une nuit à la fois claire et brumeuse où traverser la Seine paraît être le plus grand bonheur.

La pièce de Giraudoux est belle, beaucoup plus que ne disait Roland Purnal avec qui j'en parlais le matin. Tout y est, paroles, décor, vêtements et silhouettes de personnages, d'une pureté un peu insoutenable. Le premier acte assez lourd, si Giraudoux peut l'être ; mais la fin, à mesure qu'elle s'accélère, prend une grandeur tragique comme chaque fois que l'homme ne compte plus que sur lui seul. Tout cela aussi peu biblique que possible, mais avec cette familiarité divine dont je parlais au sujet de Claudel et qui fait croire que Giraudoux à son tour est converti. Au reste, nulle envie d'en dire davantage, puisque mon plaisir, hier, devant sa plénitude à ceci : que je n'avais pas à me demander, pour l'écrire ensuite, ce que j'en pensais. (Je note simplement l'analogie de la structure avec celle d'*Électre* : couple numéro 1 et couple numéro 2, couple comique de Samson et Dalila — dans le rôle de laquelle on imaginait Madeleine Ozeray — et, ici comme là, le rôle du jardinier qui monologue à nouveau au début du second acte, ce qui donne le sentiment que Giraudoux se refait désormais lui-même.)

Jouhandeau m'a parlé de Schlumberger, qu'il semble assez bien connaître, avec même une affection assez vive. Jamais Schlumberger ne m'a parlé de Jouhandeau, ni de René Crevel, dont Jouhandeau dit qu'il lui était très attaché.

J'ai reçu la grande édition des œuvres de Gide. Certes, je n'imaginai pas, quand j'allais demander ces volumes l'un après l'autre, le jeudi, à la Réserve de Sainte-Geneviève, que je les recevrais un jour de Schlumberger et les rangerai dans la maison de Gide ; non plus que je n'imaginai que, le même jour, et avant de faire la connaissance de Jouhandeau, je

passerais quelques instants avec Herbart et sa femme, avec Madame Van R., et irais dans le bureau de Gide, en compagnie de sa fille, choisir un volume de Corneille pour lire *Suréna* que je vais voir représenter cet après-midi au Théâtre Français.

Lundi 11 octobre.

L'autre lundi, reçu la visite des deux jeunes gens qui m'avaient vainement cherché voilà quelques semaines. Ce sont deux Hollandais envoyés par Jef Last, qui reviennent de Marseille où ils espéraient s'embarquer sur un bateau suisse à destination de l'Amérique. Ils n'ont pu avoir accès au bateau et sont remontés ici, à peu près sans argent et sans papiers valables. Il est dangereux pour eux de loger dans un hôtel. Herbart, que je fais descendre, les héberge quelque temps dans les petites chambres de Gide, mais nous voyons mal comment les tirer d'affaire.

\*

Mercredi 13.

Arland me dit que *L'Art de la Fugue* est accepté en principe à la NRF ; on le publierait à tirage un peu restreint et sur bon papier. Je n'ai jamais souhaité mieux et pourtant ma joie a été courte. Est-ce parce que l'œuvre est déjà trop ancienne pour que je lui reste très attaché ? Je considère depuis longtemps qu'elle ne m'appartient plus.

On la publiera seule, sans l'encadrer des textes pris aux *Préludes* et des deux textes plus récents. Je pense d'ailleurs faire des coupures. Cela doit donner un livre de l'importance d'*Antarès* [d'Arland], qui est une si bonne chose.

(À suivre)